

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 16 SEPTEMBRE 1893

## SOMMAIRE

TEXTE.—Carnet du *Monde Illustré*, par Jules St-Elme.—Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard. Colombes, par J. St-E.—A travers les livres d'une bibliothèque, par Régis Roy.—Le bois d'Hoboken, par E.-Z. Massicotte.—Littérature : La dernière heure du Camoëns, par Raoul de Navery.—A Denis Ruthban, par Viator.—Douce impression, par Viollette.—L'exposition de Chicago, par J. St-E.—Pot de pensées.—Poésie : Las, par Jocelyn.—Légende : Une histoire racontée par une mère à ses enfants.—Prouesses de militaires français (avec gravure), par G. Depping.—Ici et là, par X. Vincy.—Les arts divinatoires (avec gravures).—Carnet de la cuisinière.—Notes et faits, par le Chercheur.—Ghoses et autres.—Charades, Echos et Dames.—Les feuilletons.

GRAVURES.—Colombes.—Le Pique-Nique du Club Letellier à Montréal : L'hon. Wilfrid Laurier adressant la parole.—Exposition de Chicago : Vue de l'avenue du palais des arts libéraux et manufactures.—A travers le Canada : La chute Montmorency (près Québec) ; La nouvelle église de Varennes.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



La semaine dernière a vu se dérouler plusieurs événements importants pour notre ville de Montréal.

Nous croyons devoir les consigner ici, et en conserver au moins l'éphéméride, selon que LE MONDE ILLUSTRÉ a coutume de planter les jalons de notre histoire nationale, au moyen de ses gravures, toujours bien fidèles, ou de son texte aussi exact.

\* \*

Le jour de la fête du travail a été illustré par une belle démonstration patriotique : la pose de la pierre angulaire du monument Maisonneuve, sur la Place d'Armes.

Les phalanges serrées des travailleurs, au sortir de l'église, faisant suivre la religion du patriotisme, sont allés acclamer la glorification du héros chrétien qui fonda Ville-Marie.

Étaient représentés là aussi la magistrature, les professions libérales, le commerce, la finance et la politique de toutes les nuances.

D'heureux discours ont été prononcés. Toute la cérémonie s'est accomplie au milieu de l'enthousiasme le plus franc et le plus vrai.

\* \*

Un autre événement principal de la semaine dernière a été le grand Congrès canadien du tra-

vail, qui s'est tenu à Montréal ces jours-là. Reçus par le maire au nom de la cité, traités avec déférence et mis en garde contre les surprises du fatal esprit d'innovation, par notre si digne magistrat, les congressistes ouvriers ont conduit leurs délibérations avec prudence et discrétion.

Nous leur en offrons nos compliments et nous nous plaignons à croire qu'il en sortira de justes réformes pour leur avantage propre et le bien général de la société.

\* \*

Lundi, le 4 septembre, c'était jour de fête civique : "la fête du travail."

Les travailleurs se sont ralliés avec entrain, et frayant avec leurs patrons—édifiant compagnonnage du capital et du travail—ont joyeusement célébré cette noble solennité.

Pris en masse, nos ouvriers sont sincèrement chrétiens et catholiques : nous n'en voulons point d'autre preuve que l'harmonie admirable régnant entre eux et leurs patrons.

Aussi, ont-ils voulu commencer par une messe leur célébration, offrant au Dieu qui féconde et bénit le travail honnête et consciencieux les prémices de leurs légitimes et calmes réjouissances.

Pour cette heureuse idée et la bonne grâce avec laquelle il se sont prêtés à sa réalisation—ce qui les honore hautement—nos ouvriers catholiques méritent d'être sincèrement félicités.

Qu'ils persévèrent dans cette voie de salut, qu'ils y persistent malgré les meneurs de révolutions qui chercheraient à les en dissuader et les sympathies de tous les hommes d'ordre et de foi, les sages de toutes les classes, leur sont à jamais assurées.

\* \*

Enfin, lundi encore, fête du travail, s'ouvrait l'exposition provinciale, à Montréal.

Elle a duré toute la semaine, et en dépit des appréhensions de ceux qui redoutaient la concurrence de Chicago, elle a été un véritable succès, en tous points digne des années dernières, et pour lequel les directeurs, si actifs et entendus, méritent les plus chaudes félicitations.

Cette grande foire annuelle de la province est un foyer d'émulation qui ne peut que favoriser beaucoup ses développements ; nous nous réjouissons de la voir si bien comprise et encouragée de nos concitoyens.

Apprenons à nous bien connaître, nous et nos ressources nationales, et l'avenir nous appartient.

\* \*

A Québec, la semaine dernière toujours, lors de la fête du travail, les marins anglais du *Blake* en ont fait de belles, s'il faut en croire le rapport unanime des journaux.

Une bande de ces mathurins de la frégate britannique se promenaient, ce soir-là, dans les rues de la vieille capitale. A la vue des nombreux drapeaux français, leur patriotisme grincheux se serait scandalisé. En vrais Saxons saxonnisant, ils ont estimé faire œuvre pie pour la défense du territoire en insultant les couleurs de France.

Un long cri d'indignation a honni cet attentat. La société canadienne française de Québec a cru devoir protester en s'abstenant de prendre part au bal officiel de la frégate.

Ce regrettable incident fait perdre aux marins du *Blake* beaucoup du prestige que leur avait valu leur noble conduite, l'an dernier, lors de l'incendie de Hedleyville.

\* \*

Comme pendant aux épisodes marquants de la précédente, on aura été témoin, cette semaine encore, d'une série d'événements dignes de remarque.

A Montréal, réception publique en l'honneur de sir John Thompson, premier ministre du Canada, mardi soir, à la salle d'exercices, rue Craig. Le surlendemain, à l'Assomption, même cérémonie, sans caractère politique.

A Québec, enfin, jeudi, réception du nouveau gouverneur général du Canada, lord Aberdeen, par le premier ministre et tout le cabinet fédéral.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Une jeune fille*, St-Roch.—Nous ne pouvons insérer ces sortes de poésies tout intimes : nous l'avions déjà notifié à nos correspondants. Mille regrets et à reprendre. Régis R., Ottawa.—Accepté, votre premier envoi. Il passe justement cette semaine. Quant à la "nouvelle," aussi reçue, à bientôt.

Jules Saint-Elme

## NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Il y a dans l'histoire des peuples quatre grands siècles qui ont été jugés dignes de servir d'exemple à la postérité, par suite de leur réunion brillante et nombreuse d'hommes de génie.

Le premier, connu sous le nom de siècle de Périclès, a produit les Démosthène, les Platon, les Apelle, les Phidias, les Aristote, les Eschyle, les Euripide.

Le second, celui d'Auguste, les Tite Live, les Virgile, les Horace, les Ovide, les Cicéron.

Le troisième, ou siècle de Léon X, les Michel-Ange, les Raphaël et les Le Tasse.

Le quatrième, celui que nous étudions en ce moment, les Fénelon, les Bossuet, les Corneille, les Bourdaloue, les Racine, les Turenne, les Condé, les Villars, les Descartes et les Pascal.

Ce dernier, le plus éclairé et le plus parfait de tous, est aussi celui qui a placé la France à la tête de la civilisation et lui a donné dans l'histoire cette place prépondérante et glorieuse qu'elle possède encore aujourd'hui.

L'Italie avait été jusque-là la patrie des arts, des lettres et des sciences ; sous Léon X, elle avait atteint une rare perfection et avait émerveillé le monde par ses Michel-Ange et ses Raphaël, mais il est dans l'enseignement de l'histoire qu'une sorte de décadence morale a toujours suivi une grande éclosion de génies divers. On dirait qu'alors l'humanité, fatiguée de la production de tant de chefs-d'œuvre, semble toujours vouloir se reposer.

Peu à peu fuyant l'Italie qui s'en allait languissante, les lettres et les arts trouvèrent en ce beau pays de France que Dieu destinait à de si grandes œuvres un terrain riche et fécond, et delà parurent ces artistes dont le pinceau magique rendit avec vérité les grandes beautés de la nature, ces orateurs dont la parole vibrante et pleine de majesté passera à travers les âges, ces guerriers aux exploits dignes des Annibal et des César, ces écrivains qui donnèrent à la langue française cette pureté, cette harmonie, cette clarté que toutes les nations du globe admirent chez elle, ces savants dont les grandes découvertes reculèrent les bornes de la science et créèrent la science française, aujourd'hui la première du monde.

Un roi, grand dans ses projets et ses actes, protégeait de son égide tous ces génies. Ce prince présentait un phénomène bizarre ; quoique accoutumé aux plaisirs énervants de la cour et à une vie d'oisiveté, il travaillait, avec ses ministres, à la prospérité de son royaume. Brave et ferme, il conduisait ses armées à la victoire, avec la science d'un grand capitaine ; ami des lettres et des arts, il encourageait les écrivains et les artistes en leur donnant de fortes pensions, et agrandissant par ce moyen l'éclat de son règne et l'admiration des étrangers.

Ce prince, malgré de grands défauts, était digne de donner son nom au siècle qui a produit les Racine et les Bossuet ; chef de l'Etat, il était fier de cette auréole de gloire que créaient autour de lui tous ces artistes, ces écrivains et ces guerriers dont il était le Mécène.

En mourant, il se repentit d'avoir trop aimé le faste et la guerre.

Les lettres furent, au XVII<sup>e</sup> siècle, plus productives que les arts et les sciences.